

## DÉODAT DE SÉVERAC et les Sociétés Musicales

**A**VANT de quitter Paris, pour regagner son pays ensoleillé, Déodat de Séverac avait écrit à l'intention de ses confrères un pamphlet intitulé : *La centralisation et les Petites chapelles Musicales* (1). Dans cette petite brochure le regretté auteur du "Cœur du Moulin", apôtre du régionalisme, portait un jugement désintéressé sur l'organisation générale et la présentation des œuvres musicales à Paris et en France. Nous croyons intéressant à l'heure où la musique subit une rapide évolution et où il est question de différents côtés de refondre ou de créer de nouveaux groupes musicaux, de mettre sous les yeux de nos lecteurs, quelques lignes déjà oubliées, d'un maître qui sut être libre et indépendant jusqu'à sa mort.

La Musique Française actuelle est aux prises, comme toutes les autres branches de l'Art, avec un ennemi redoutable : la centralisation. Cet ennemi, qui risque d'entraver l'essor de quelques rares isolés, est parvenu aujourd'hui à l'apogée de sa puissance. Tous les vrais amis de l'Art national reconnaissent le fait et se lamentent, mais s'ils sont unanimes à le déplorer, ils se gardent bien hélas ! de prêcher d'exemple. Ils fondent des ligues, ils donnent des conférences, ils organisent des congrès où des ordres du jour flétrissent à l'unanimité l'esprit centralisateur ; mais aussitôt après les voici revenus, par l'express le plus rapide, au foyer même de l'épidémie qu'ils prétendent combattre. Il est si difficile, à les entendre, de vivre dans une ville de province ou à la campagne ! Les gens y sont si vulgaires, si ridicules ! Pourtant Horace le raffiné a dit :

...me silva caruque  
Tutus ab insidiis tenui solabitur ervo.

La meilleure façon de convaincre les simples et les hésitants serait, à notre avis, de se décentraliser soi-même... L'exemple d'un Mistral, d'un Cézanne ou d'un Francis Jammes est d'un effet autrement puissant que les plus éloquentes théories.

Les musiciens actuels sont, à part quelques très rares exceptions, la proie de cet ennemi et, pour si éloignés qu'ils soient en apparence les uns des autres par des procédés de composition, ils sont tous plus ou moins ses vic-

(1) Publié par le Courrier Musical.

times bénévoles. Ils font de la musique de Paris et pour Paris ; ils s'écartent ainsi progressivement et de plus en plus du génie propre aux diverses provinces françaises où ils sont nés.

Il n'en est pas ainsi dans la plupart des œuvres musicales contemporaines et, malgré l'intérêt évident qu'elles offrent parfois à certains égards nous y chercherions généralement en vain ce goût de "terroir", ce je ne sais quoi qui différencie, par exemple, à un si haut degré, un poème d'un Troubadour Languedocien d'avec celui d'un Trouvère Picard.

Cette sorte d'uniformisation de la mentalité des compositeurs français est due à la centralisation.

Nous allons tâcher de le montrer et d'en étudier les effets et nous verrons que nos jeunes musiciens, s'ils sont affiliés à différentes sectes qui s'excommunient mutuellement, adorent au fond le même dieu : Paris, et qu'ils ne sont en désaccord que sur la manière de pétrir le gâteau sacré et de le lui offrir.

Aussi n'examinerons-nous pas à proprement parler des "Écoles" au sens traditionnel du mot, mais plutôt des confréries rivales qui chacune se croient dépositaires de la vérité intégrale et, à ce titre, se décochent des traits acérés au nom du beau et de l'art.

Malgré notre horreur instinctive pour les classifications d'artistes, nous diviserons les "milieux" dont se compose le Tout-Paris musical en deux groupes que nous nommerons : les Officiels et les Indépendants.

### LES INDÉPENDANTS.

Nous les désignons sous ce titre par opposition aux "officiels" avec lesquels ils n'ont aucuns rapports ni aucunes affinités ; mais en réalité ils seraient mieux nommés : les "pseudo-indépendants" car s'ils sont vierges de la tutelle de l'État, ils ne sont nullement à l'abri des influences d'un certain public parisien, le public le plus raffiné il est vrai, mais non le moins tyrannique...

En abordant cette partie de notre étude nous nous rendons compte de la difficulté de notre tâche... Le terrain est brûlant !... il faudrait le fouler en glissant comme l'ombre d'une fée. Hélas ! le destin nous a condamnés aux lourds sabots rythmeurs de bourrées ! Mais une chose fera pardonner notre gaucherie : c'est la sincérité des opinions que nous formulerons et la sainteté de la cause régionaliste que nous essayons de défendre.

Les Indépendants (ou si vous préférez les pseudo-indépendants) célèbrent leur culte en un temple nommé la "Société Nationale de Musique". L'évangile que l'on y prêche depuis trente-cinq ans environ a eu une heureuse

influence sur la musique contemporaine. La " Société Nationale " a enseigné la probité artistique, le mépris du vulgaire, l'horreur du cabotinisme, mais elle n'a donné naissance à aucun courant régionaliste sérieux, rôle auquel elle semblait destinée par son indépendance même et par son respect des grandes traditions de l'Art français.

La cause en est aisée à découvrir et pour la connaître entrons dans le Temple.

La cérémonie vient de commencer. Les fidèles sont à genoux devant le chœur où trône, radieusement, la statue de l' " Art pur et désintéressé ". Tous adorent ce Dieu et communient en lui. Mais soudain des voix de prêtres se font entendre des deux côtés du transept. Aussitôt les fidèles se partagent en deux groupes et se rassemblent autour des deux chapelles latérales.

Dans la chapelle de droite, le prédicateur est une sorte de moine du moyen âge ; sa parole bien ordonnée est ferme et douce à la fois ; il enseigne les grandes traditions classiques et la nécessité d'une " discipline sévère " dans la réalisation des œuvres. Il dit que l'Art peut et doit progresser éternellement sans sortir de la voie que les grands maîtres lui ont tracée. Quelques-uns de ses jeunes adeptes et ses détracteurs me semblent le comprendre assez mal car, à peine a-t-il fini de parler, que les premiers essayent d'élever sur l'autel la statue d'une muse bizarre " La Musique horizontale ". Sur le socle de la statue on lit ces mots gravés en lettres gothiques : " *Unum solum, necessarium, contrapunctum* ". Quant à ses détracteurs ils ne l'ont pas compris davantage : ils le croient sectaire, rétrograde, et prêt à toutes les inquisitions contre les " novateurs " !

Ni les uns ni les autres ne nous semblent avoir senti tout ce qu'il y avait de grandeur et de libéralisme dans sa doctrine. Ils ont été frappés non par l'esprit mais par la lettre et ils ont tiré de ses discours cette conclusion un peu étroite : que la tradition classique se résume en quelques procédés d'écriture contrapontique, de combinaisons de thèmes soumises à des lois tonales déterminées et constantes, et que hors de ces procédés il n'y a point de salut. Le maître leur a montré la beauté architecturale des œuvres classiques et la logique de leur ensemble et ils ont compris que le classicisme était tout dans la forme et même dans une " certaine forme " définitive et intangible à jamais...

Le prêtre qui officie dans la chapelle de gauche parle avec élégance et avec charme. Il cause plutôt qu'il ne disserte. Il a tout à tout l'esprit raffiné d'un attique et la grâce d'un abbé de cour.

C'est : " l'amour de la musique pour la musique " qu'il enseigne et il a dans la voix des accents pathétiques, parfois sublimes, toujours charmants et délicieux. Ses jeunes adeptes et ses détracteurs me semblent le comprendre bien mal aussi ! Les premiers dressent sur l'autel la statue d'une autre muse non moins bizarre que celle d'à-côté : " La musique verticale ".

Sur le socle de la statue flamboie cette devise en caractères modern style : " *Nihil nisi Harmonia prodest* ".

Ses détracteurs s'en vont assez irrités et clament partout qu'il veut livrer au bûcher tous les prophètes de la musique et qu'il prépare des générations d'anarchistes pour le seconder.

La cérémonie est finie. Les fidèles sortent et se répandent dans la ville.

A part quelques très rares exceptions, on s'est écarté de cette belle tradition française dont Lully, Couperin et Rameau sont les dieux magnifiques ! Cette simplicité de moyens, cette clarté de forme, cette verve si expressive, que nous tenions des latins nos pères, ne suffisent plus à notre âme moderne, compliquée et embrumée de philosophie germanique ou anglo-saxonne.

Au lieu d'aller boire aux sources naturelles qui abondent dans notre beau pays, au lieu de réchauffer leur cœur au bon soleil méditerranéen, les jeunes musiciens vont promener leur muse au bord de la Baltique et à travers les steppes de la Russie.

Quant à leurs principes d'esthétique, ils peuvent, comme nous l'avons dit, se résumer en quelques préceptes d'orthographe ou de rhétorique, ni plus ni moins.

Les uns (considérés comme les avancés) sont à la recherche du curieux et du rare et semblent ignorer que ce qui est rare aujourd'hui sera commun demain. Ils prétendent condenser le charme et la distinction en des agglomérations sonores dont l'effet est quelquefois juste et souvent exquis, mais dont le champ d'action ne dépasse guère les centres nerveux... Ils tissent de précieuses soieries où se reflètent les gemmes, ils brodent des vêtements merveilleux ; malheureusement il y a rarement quelqu'un sous ces étoffes.

Le détail ornemental qui n'est qu'un moyen, est un but pour eux. Ils s'intéressent davantage à une feuille tournoyante qu'à la forêt agitée par le vent ; ils préfèrent un bijou de chez Lalique à la silhouette de quelque émouvant Canigou, dressant son casque étincelant dans la lumière.

Pour eux, en résumé, l'art est comme pour Herbert Spencer : " Un jeu et rien de plus ".

Gardons-nous de les condamner ! Les milieux dans lesquels ils vivent, le séjour constant en une atmosphère surchargée de cet oxyde de carbone qu'est l'esprit parisien, prédisposent peu à " voir de loin " et à sentir la sublimité des larges horizons. Il n'est pas surprenant qu'ils en arrivent à croire que la fiction est supérieure au réel, l'artifice à la nature...

Comment voudriez-vous que dans un tel état d'esprit ils puissent faire entrevoir à leurs auditeurs les " sereines régions où plane la beauté immense et nue ! ".

Locke a dit justement : " *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu* ".

Les autres (les réactionnaires suivant l'opinion des premiers) s'ils s'attachent peu aux effets de détail pensent à peu près exclusivement à l'effet d'ensemble.

L'architecture dans la musique n'est qu'un moyen. En vouloir faire la raison même ou le but d'une œuvre me paraît une erreur tout aussi fâcheuse que celle des " avancés " qui la traitent trop cavalièrement.

Certes l'équilibre doit régner dans un morceau de musique, plus que partout ailleurs peut-être, mais il faut bien d'autres choses...

C'est surtout dans la musique symphonique ou dans la musique de chambre actuelles que l'on voit les inconvénients de cet état d'esprit. Le thème " cyclique " apparaît généralement comme un véritable sujet de thèse de mécanique rationnelle, admirablement traité d'ailleurs, mais dont l'effet plastique est aussi cérébral que possible. Si les " avancés " prennent un réel plaisir aux chatouillements du nerf acoustique, ceux-ci chatouillent volontiers l'entendement d'auditeurs bénévoles et patients... Oh ! combien patients !!!

A force de prévoir (avec un plan d'une implacable logique) leur verve ou leur fantaisie me paraît s'anémier fortement. Pousser cet art là jusqu'à ces extrêmes limites me semble un abus de pouvoir ! L'ingéniosité y tient lieu d'inspiration, la raison remplace la sensibilité et la musique devient la victime d'une volonté de fer qui la soumet à mille tortures !

Comme il serait beaucoup plus simple de se laisser entraîner par la musique à travers champs en suivant son caprice ! Cela n'empêcherait nullement le cavalier d'avoir ses rênes en main et d'éviter ainsi les chutes malheureuses.

Je sais bien que pour les musiciens en question la *musique pure* ne doit rien exprimer en dehors de " la beauté des proportions " et qu'elle doit se suffire à elle-même sous peine de tomber dans la " littérature " ou " le pittoresque ".

Flaubert a dit quelque part : " Un vers bien fait qui ne signifie rien est supérieur à un vers moins bien fait qui signifie quelque chose ". Je regrette de ne pas partager l'avis de ce grand homme (qui à l'occasion maniait fort bien l'ironie) mais il me semble que le premier devoir d'un artiste est d'exprimer une idée ou de l'évoquer, suivant qu'il est poète ou musicien. Si la musique n'est pas capable de nous élever au-dessus des sons elle est inutile ; elle n'est qu'un jeu, physique pour les uns, intellectuel pour les autres, mais un simple jeu.

Il nous semble que c'est la rabaisser que de vouloir lui faire jouer un tel rôle. La musique peut et doit exprimer plus qu'aucun des autres arts, tout ce qu'il y a de profond et d'éternel dans les sentiments humains aussi bien la

douleur que la joie. — Et par parenthèse elle aurait assez besoin de s'égayer un peu car depuis quelque temps...

L'œuvre musicale ne peut s'imposer à l'auditeur, ni par son plan, ni par sa méthode d'écriture, mais par les sentiments qu'elle fait naître en nous. Une œuvre qui ne s'élève pas au-dessus de la sensation physique ou ne s'adresse qu'au cerveau, est condamnée à périr. Et ce sera justice !

Qu'importe qu'elle soit écrite verticalement, horizontalement, ou avec ces deux moyens réunis, ou avec d'autres moyens nouveaux si on en trouve ! Mais il est nécessaire qu'elle dise bien ce qu'elle veut dire...

Le " *O Vos omnes* " de Vittoria est du contrepoint très scholastique, cela ne l'empêche pas de nous émouvoir jusqu'aux larmes ; le huitième prélude du clavecin bien tempéré est fait d'une simple mélodie accompagnée d'accords qui ne se meuvent presque pas et pourtant que de grandeur et de puissance sont condensées dans cette page !

Le défaut général à tous les milieux musicaux actuels est en résumé de prendre l'accessoire pour le tout, le moyen pour le but. Si les " avancés " ont une tendance trop exclusive au jeu, les autres croient trop au théorème et à l'épure. Les uns sont un peu futiles, les autres dissertent trop. Ce sont tous des virtuoses très aristocratiques et très intéressants d'ailleurs, mais de vrais *virtuosos* de la sonorité ou de la polyodie.

Les premiers se pâment lorsqu'ils ont réussi à faire tenir en équilibre sur une pointe d'aiguille des sons d'habitude brouillés entre eux ; les seconds ont le sentiment du devoir accompli lorsqu'ils sont parvenus (permettez-moi cette inconvenante image) à faire coucher ensemble des thèmes qui n'en avaient aucune envie.

Ce qu'il y a de regrettable c'est que lorsqu'ils entendront une œuvre nouvelle ils ne consentiront pas à l'écouter *passivement* et à s'abandonner à la musique corps et âme ! Non ! ils *n'écouteront* pas la musique, ils la *regarderont* au microscope... Ils lui feront subir un interrogatoire comme à un prévenu et lui appliqueront sans recours un des articles de leur code.

Un mets délicieux ne doit pas trouver grâce devant nous si nous n'en devinons la recette ; et si le cuisinier n'est pas des nôtres, son plat est *a priori* et définitivement détestable.

C'est le régime du parti-pris et de l'arbitraire. Certains articles dus aux porte-paroles des petites chapelles en question le prouvent amplement et l'un des meilleurs arguments en faveur de notre thèse, est cette constatation : que presque jamais on ne voit intervenir, dans les âpres discussions de ces messieurs, le nom de ce grand maître qu'est Gabriel Fauré, musicien, si parfaitement clair, si Français, si classique et si traditionnel à travers son originalité savoureuse.

DÉODAT DE SÉVERAC.